

Ouverture

Les enjeux de la supervision dans le travail social

« L'éthique te donne des règles de survie. Mais il ne s'agit pas de ta survie individuelle. Il s'agit d'une survie plus grande que celle-là. C'est en réalité le respect pour ceux de qui tu viens et de ta postérité. C'est l'étude du courant d'où tu sors et dans lequel tu vas créer quelque chose d'encore plus grand quand le temps viendra. »

Théodore Sturgeon, *Les plus qu'humains*.

Superviseur¹. C'est un mot embêtant : passer de la supervision, c'est-à-dire de la clinique du regard, à une clinique de la parole, ça nécessite un déplacement. Je vais essayer de vous causer, mais les mots c'est sans image. Lorsque Marie-Claude Lacroix m'a convié à cette journée et demandé d'intervenir sur la question de la supervision est venu en sous-main, me frôler les paupières – cela m'arrive de temps en temps, lorsque je lis, je pense ou élabore quelque chose, des références graphiques ou pictographiques ou des souvenirs étranges me traversent – un tableau de Dali qui ne m'a pas quitté et sur lequel je me suis cassé les dents. Je ne comprends pas pourquoi j'y pense, c'est un point de fixité qui doit bien avoir un lien avec la supervision. L'inconscient ça travaille tout seul ; par contre, pour savoir ce que ça nous raconte, ça demande beaucoup de travail.

1. Extrait de conférence.

Ce tableau je vais le décrire, et on verra où cela nous mène...

Je le décris, et chacun le construit. Ce tableau date de 1950¹.

À droite, une petite fille de six ans tient sous son bras un de ces gros coquillages où l'on souffle, ou que l'on met à son oreille pour entendre le son de la mer. En arrière-fond, un paysage très ouvert, avec une partie de ciel, 2/3 de ciel vide, quelques nuages sur la droite. La partie où se trouve cette petite fille est un désert. Au fond, on devine quelques dunes, des rochers... Dans un dessin qui précède ce tableau et qui a permis à Dali de le construire il y avait logé un château, qui visiblement a disparu.

Que fait cette petite fille ? Elle tient dans sa main droite une peau, comme Dali la nomme. C'est une surface, la surface de la mer. La mer, ce liquide, est réduit à une espèce de tissu et la petite fille soulève le voile de la mer. Dans la partie gauche, il y a des roches qui sont entamées. Le tableau ne prend pas l'ensemble de la figuration des rochers, il y a une espèce de coupure, de brisure à cet endroit-là et sous la peau de la mer (c'est dans le titre du tableau de Dali) ça forme une ombre, et dans l'ombre, un chien dort, un chien avec un collier. Voilà la scène : une petite fille de six ans soulève la peau de la mer et sous la peau de la mer, il y a un chien qui dort. Je vous donne le titre de Dali parce que je crois qu'il contient quelques éléments de compréhension : « Moi-même à l'âge de six ans quand je croyais être une petite fille en train de soulever avec une extrême précaution la peau de la mer pour observer un chien dormant dans l'ombre de l'eau ». C'est étonnant comme titre.

On est dans une zone de confusion. C'est un travail de construction, de fiction. Dali se représente dans la confusion des sexes. C'est important cette image qui témoigne de la confusion des sexes. Cela veut dire quelque chose de très simple : quelque chose de la loi du signifiant, de la loi du langage est déverrouillé. C'est assez implacable comme loi : on n'a que deux catégories possibles pour ranger son corps, pour ranger son anatomie, une qui s'appelle homme, l'autre qui s'appelle femme.

C'est une des grandes questions des adolescents. Je pense à un jeune homme qui vient me trouver depuis quelque temps et il se pose la question, est-ce qu'il est homme ou est-ce qu'il est femme ? C'est pas une rigolade, et on ne peut pas répondre par la version anatomique de la chose. Ça ne se range pas comme cela. La question de la sexuation c'est « Où est-ce que j'appareille mon corps dans l'ordre du langage ? » Ce que fait sauter Dali à ce moment-là, ça permet d'explorer ce qui a à voir avec la supervision, à mon avis, c'est que dans cette confusion-là, quelque chose d'un voile se lève, vous entendez l'équivoque sur la peau de la mer(e), c'est quand même pas rien, et qu'est-ce qui dort sous la peau de la mer, un chien.

J'avoue que la question de la confusion est assez voyante et apparente. La question de la voix maternelle est présente dans la conque que porte l'enfant.

1. On peut voir ce tableau sur : <http://www.psychasoc.com/super.html>.

La question de la peau de la mer, on peut l'ouvrir du côté de l'équivoque. Ce qui m'a retenu, c'est la question de ce chien qui dort sous la peau de la mer. Qu'est-ce qui fait que, pris dans la confusion, cette confusion va produire peut-être un apaisement, peut-être un endormissement d'un animal présenté comme un animal domestique, « d'hommetique » ? Qu'en est-il de la « d'hommetication » de l'animal qui dort en nous ? C'est une véritable question. Vraisemblablement, mais je ne peux pas l'épuiser car, comme dans tout tableau il y a quelque chose qui se présente comme un point aveugle, je l'associe à quelque chose qui a à voir avec la jouissance, et cela donne une espèce de tension comme cela, avec quelque chose qui possède le corps de l'homme, à savoir que c'est un corps qui veut jouir en permanence. Seul l'appareil langagier, c'est-à-dire le fait de se ranger sous des mots, sous des signifiants, constitue finalement le mode de traitement de cette jouissance.

Quel rapport avec la supervision ? Je ne sais pas... c'est le chien qui dort qui m'étonne. C'est un tableau qui n'est pas à voir, comme beaucoup de tableaux d'ailleurs, c'est un tableau qui donne à voir quelque chose qu'on ne peut pas voir justement. La jouissance, c'est quelque chose qu'on ne peut pas voir. Je ne sais pas si cela va me permettre d'avancer, mais cela m'a mis en tension entre quelque chose qui est de l'ordre du signifiant et quelque chose qui est de l'ordre de la jouissance. On pourrait appeler cela la vie, si ça ne vous dérange pas. On est en vie, ce n'est pas un scoop. Par contre, lorsqu'on se demande un peu précisément ce que c'est que cette vie qui habite notre corps, on est devant quelque chose d'un peu étrange. Qu'est-ce que cette vie qui nous dérange, nous submerge, nous dépasse, n'arrête pas de nous faire bouger ? Je pense, au risque de vous choquer, que la vie chez les humains se présente comme un toxique. C'est à proprement parler ce que de façon paradoxale Freud nommait : pulsion de mort. Le chien qui dort, qui a l'air pacifié, eh bien il ne faut pas s'y fier ! Un chien qui dort ça peut se réveiller assez rapidement et ça mord. Autrement dit, le mode de traitement qu'il y a chez les humains de ce toxique vital, c'est un traitement par le signifiant, par le fait de parler.

Voilà alors ce que met en jeu la question de la supervision, c'est quelque chose de complexe, quelque chose qui a à voir avec une certaine confusion. Je vais essayer de développer la question en deux parties et cela permettra de faire un point de ponctuation en milieu de matinée.

D'abord j'exposerai¹ les fondements de ce que j'ai bricolé pour soutenir cette pratique-là. Je crois que chacun d'ailleurs est appelé à bricoler son propre bricolage.

1. Conférence de Joseph Rouzel, le 20 février 2004, à Bruxelles. Cette transcription a été réalisée par l'association bruxelloise Chemins de traverses. Je remercie Marie-Claude Lacroix et Charles Lejeune de m'avoir invité dans ce cadre et d'avoir réalisé ce difficile travail de reprise écrite de cette conférence.